

Le recueil, mince mais plein, est gonflé de lyrisme, éloge de l'orgueil dans la simplicité : « Moi le seigneur quatre-misères, je n'ai de vassaux que mes mains, mes pieds pour me conduire. Je peins comme on défriche ou comme l'on dessouche. Mon Arcadie est pierreuse aride à peine ma couleur s'accroche à l'infra mince de l'enduit. Mais c'est une arcadie qui n'est qu'à moi. De sa surface j'ai conquis le modeste fief ou s'épaissit la terre dont je me couvrirai... »

Alain Roger est un profond artiste qui s'interroge sur l'être. Et quand il « défriche », nous pensons bien qu'il tente de déchiffrer le monde par rapport à ses sensations. Et la première d'entre elles étant sans doute le souvenir, il faut le remercier d'avoir dédié son livre à Antoine Ristori, directeur des *Saisons du poème*, décédé en 1998.

Bernard Fournier
Noailles, France

Jacques Lardoux. *Mihamavana Madagasca*. Introduction de Jean-Charles Dorge. Poitiers: Le Torii Editions, col. « La langue bleue ».1999.

D'emblée, Jacques Lardoux place son livre dans le contexte politique en dédiant un poème à Jacques Rabemananjara, député, condamné à mort au moment de l'indépendance, vice-président, puis exilé sous le coup d'Etat. Le poète sait voir ceux qui « Se tirent une couverture sur la tête/ Et rêvent au vertige/ D'un ciel sans cloison ». Le poète est sensible à la vie de tous les jours, particulièrement difficile à Madagascar « [...] Un seul espoir/ Sur les sentiers/ Où les petits cercueils blancs/ Sont portés à bras », « [...] Tous ces êtres tombés/ Qui continuent d'aimer. » Cette approche sociale ne peut que toucher le lecteur qui aurait pu croire à un trop facile exotisme. A qui s'adresse l'auteur, qui est ce « tu » de « Sauve-toi sauve-nous/ Vomis la misère/ Quitte cette peau d'homme grise/ Redeviens serpent brillant » ? Les mots sont lâchés avec force devant la pauvreté. Et l'appel est pressant. L'homme civilisé ne peut qu'écrire sa culpabilité, son écoeurement, sa souffrance. L'homme est impuissant, mais le poète a les mots.

Il s'agit ici d'une poésie raffinée dans sa simplicité, peu teintée d'exotisme pour le lecteur occidental. Quelques échos cependant : « Tout dit/ L'étrange de la vie ici », mais l'adjectif substantivé dit assez la difficulté dont elle rend compte. Il ne s'agit donc pas d'une carte postale rapide. L'expérience est vécue et tient à s'exprimer au nom des plus humbles. Simplement, et de façon à la fois discrète et efficace, l'auteur nous restitue dans la première partie de son livre « Les Terres rouges », les titres malgaches de ses poèmes, traduits par Mathilde Rakotozafy. « Mihavavana », « indique l'action de fleurir », nous précise-t-on. Le recueil y gagne en mystère et grandeur d'une langue riche de ses voyelles.

Le poète est cet homme à fleur de peau dont la sensibilité est discrètement érotisée ici ou là « [...] Sur tes hanches/ Fuit l'oiseau/ Insaisissable. ». L'amour est une quête de

tous les instants : « 0 répondre au temps de l'éclair » — quête insensée, récompensée parfois, et toujours exaltante : « Au creux de tes reins/ Transformer l'angoisse/ En chaleur vivante ». Le poète se veut « Attentif aux souffles qui font vivre/ Solidaire avec les bêtes/ Avec les pierres... » Les points de suspension appellent d'autres connivences, mais aussi la « terreur ».

Jacques Lardoux est un poète discret, comme ses poèmes qui se serrent tout droit sur la gauche de la page. Les vers brefs sans ponctuation accentuent l'impression de simplicité donnée par le vocabulaire. Mais alors les mots flambent comme « L'auberge- clairière/ Coule dans nos veines/ Chargée de fleurs ». Les moyens poétiques traditionnels, assonances, allitérations, sont également discrets, comme pour ne pas trop faire entendre une voix qu'on devine douce, mais qui n'hésite cependant pas à forcer le ton quand il s'agit de dénoncer la misère. C'est un poète conscient de son écriture dans « Pour une poétique créole » : « L'appel des îles/ Inspire des feux de joie ». « Les mots passent à travers/ Le tamis de l'or/ Délivrance/ Délivrance !/ Et que dure le souffle/ Du premier frisson ». On ressent encore cette quête de présent qu'il voudrait infini, cette recherche de l'innocence. Il énonce des « Paroles d'affranchi/ Sur la vie comme elle va » : rien en effet qui semble poser ici, mais tout s'enroule dans une grande profondeur. Le poète est bien celui qui essaie de se délivrer du quotidien, tout en disant la vie de tous les jours. Dilemme insurmontable où s'immisce la terreur du temps qui passe.

L'angoisse est un « Désarroi », comme le titre la seconde partie. « — Condamné à n'être qu'un passant/ — Chance de n'être qu'un passant ». Le poète s'interroge sur cette ambivalence des sentiments. L'Occidental qui ne peut être que de passage alors qu'un sentiment de connivence le pousse vers l'autre.

Le poète est à la recherche de la « vie simple », un peu à l'image de ses poèmes qui offrent la sécurité d'une apparente transparence : « Multitude/ Où inlassablement/ Nous nous cherchons », mais, « Chaque pas est une découverte ». Au détour d'un vers, un aphorisme, suivi d'un jaillissement lyrique : « Ici s'élançe le tutoiement du ruisseau ». La nature est un miroir pour l'homme : « Regarde la sauterelle/ Les brins d'herbe/ Ecoute le vent/ Dans les branches de manguiers/ Tout ce qui n'est ni toi ni moi/ Le meilleur de nous-mêmes ». On songe bien sûr à Guillevic dans cette approche matérialiste et ontologique alliée à la simplicité du dire. » Car celui qui rit pareil à celui qui meurt/ Est libre comme le vent ». Le mot de la fin tombe comme un couperet : « — Mais déjà seul/ Et plein de froid ». Est-ce le poète lui-même qui ressent la distance qui le sépare irrémédiablement de l'autre, de la femme ou du Malgache ?

Michel Décaudin a vu dans cette langue une « écriture dense et immédiate ». Et on ne peut effectivement que reprendre ces mots de Guillevic lui-même : « Il y a là un poète du quotidien, à mi-chemin entre la poésie lyrique et la prose poétique, entre la tentation

de l'éternité et le simple présent ».

Il faut rappeler les importants travaux de Jacques Lardoux : *Deux essais sur l'éternité poétique*, Prométhée, Paris 1991; *Le sacré sans dieu dans la poésie contemporaine*, (Auden, Guillevic, Benn, Y. Bonnefoy, Paz) ou *le risque de la joie totale*, Prométhée, 1991; les derniers entretiens que Guillevic a accordés de son vivant : *Humour-Terraqué, Entretiens-lectures*, Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 1997; et enfin, *Les voix et les images de l'espoir chez Yves Bonnefoy*, Presses Universitaires de Montpellier, 1997.

Samba Diop. *Nation, Nationalisme et Métissage*. Essai. Dayeyo éditeur, 1999.

Comment peut-on écrire en français et avoir des prétentions à être un écrivain national? Comment les romanciers sénégalais jonglent-ils avec les littératures orales et l'écriture en langues coloniales? Qu'est-ce la république? la Nation? l'Ethnie? le Panafricanisme? Qu'est-ce qu'un écrivain "national"? Quelles sont les techniques stylistiques le plus communément employées dans le roman sénégalais qui traduisent une certaine "sénégalité"?

L'essai, *Discours nationaliste et identité ethnique à travers le roman sénégalais*, de Samba Diop, jeune professeur d'études africaines et francophones à Harvard bouscule bien des idées reçues. Il pose le virulent problème du statut de la littérature et du roman dans une Afrique dite post-coloniale. Et d'abord de tordre le cou de la traditionnelle et bien commode frontière qui opposerait Afrique moderne et Afrique traditionnelle, Afrique de tradition orale et Afrique de l'écriture. De fait, les romanciers sénégalais suivent le chemin qu'avaient avant eux suivi leurs pairs européens. Le Médiéviste Samba Diop, rappelle "Somme toute (que) les différentes entités et sociétés africaines modernes, dans la même foulée que l'Europe, ont eu à adopter l'imprimerie afin de créer des littératures nationales, sauf que ces littératures s'exprimèrent dans la langue de colonisateur, à savoir le français dans notre exemple..." (41)

Comme le rappelle notre essayiste: "S'il est vrai que la tension entre l'écriture et l'oralité a toujours existé il est aussi vrai qu'il y a une complémentarité, une complicité entre les deux." (39)

Ce saut technologique et culturel ne se fit pas à partir du néant. S'il est certain que la plupart des écrivains sénégalais ont su puiser dans l'héritage européen et occidental et ont investi cette forme littéraire qu'est le roman, "il est aussi indéniable que les romans africains en français les plus riches et les plus originaux sont ceux qui sont les plus proches